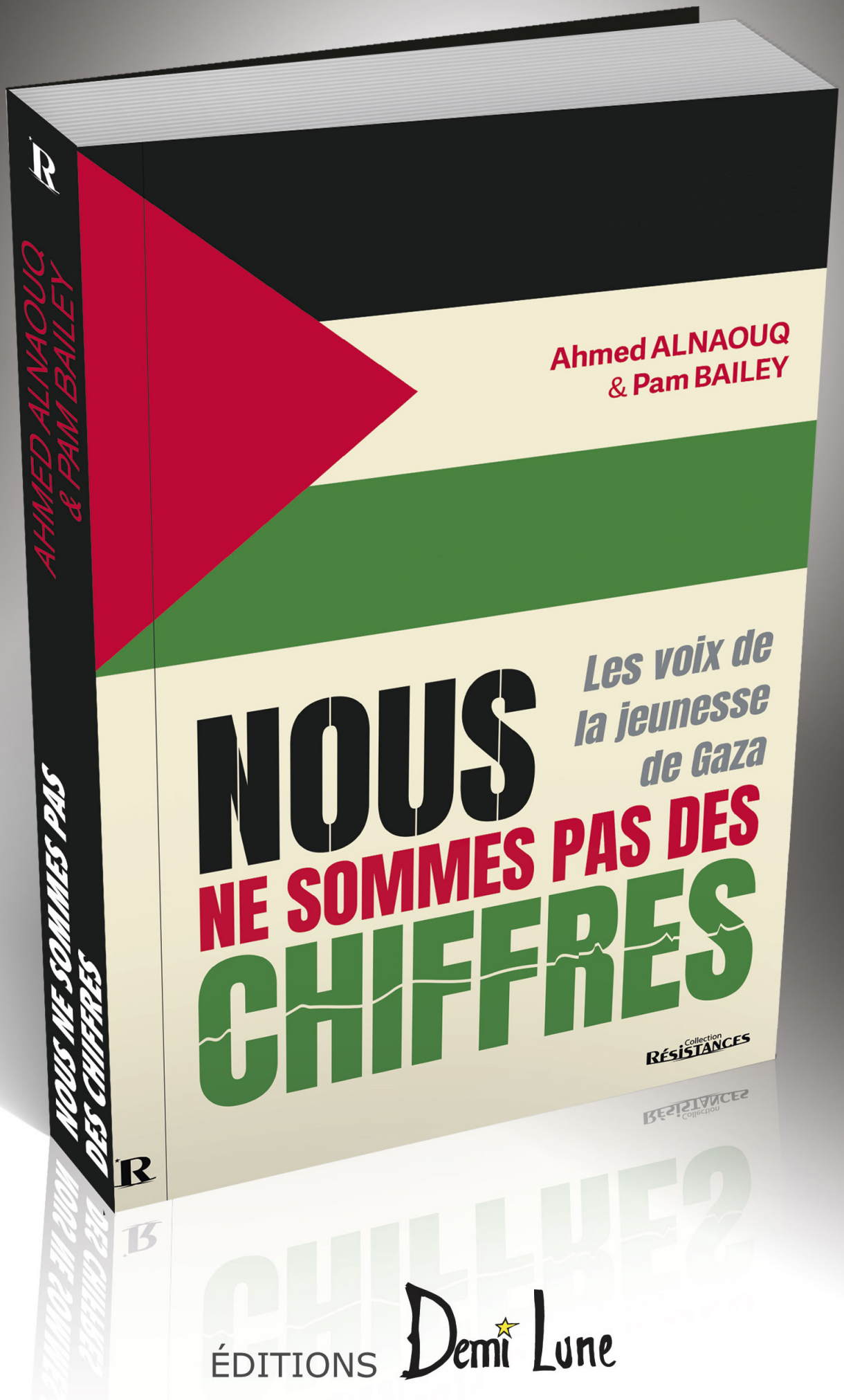
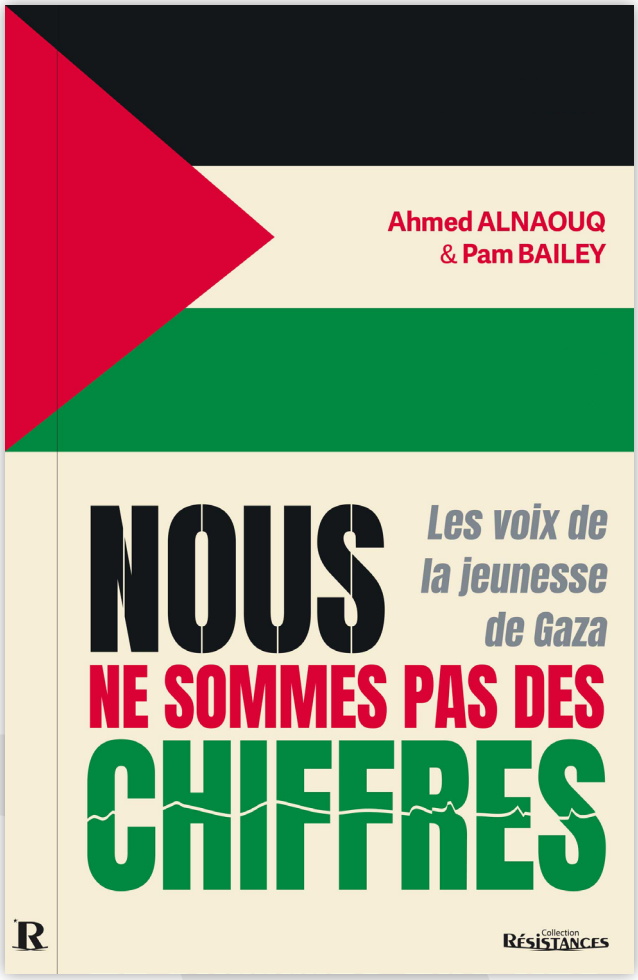

Ahmed ALNAOUQ
& Pam BAILEY
Les voix de la jeunesse de Gaza
NOUS NE SOMMES PAS DES CHIFFRES
Collection RÉSISTANCES
AHMED ALNAOUQ & PAM BAILEY
NOUS NE SOMMES PAS DES CHIFFRES
ÉDITIONS Demi Lune

Présentation du livre

NOUS NE SOMMES PAS DES CHIFFRES

Les Voix de la jeunesse de Gaza

d'**Ahmed ALNAOUQ & Pam BAILEY**



Le livre-témoignage qui commémore les 10 ans de l'association «We Are Not Numbers»

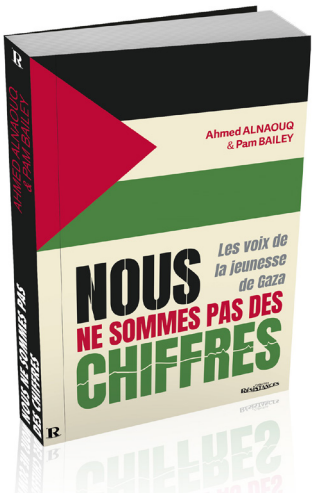
PARUTION le 26 juin 2026

*« Si vous voulez lire quelque chose de **profond et d'une grande force** (…) choisissez* Nous ne sommes pas des chiffres *(…) Est-ce une lecture facile ? Non.* ***Est-ce une lecture essentielle ? Absolument.*** »

***Vogue*, édition anglaise**

«Les "sans voix" n'existent pas vraiment. Il n'y a que ceux qu'on réduit délibérément au silence, ou ceux qu'on préfère ne pas entendre.»

Arundhati ROY, romancière, essayiste et militante indienne, mondialement reconnue



Lorsque le monde parle des Palestiniens vivant sous l'occupation et dans des camps de réfugiés, c'est généralement en termes de politique et de chiffres – plus précisément, le nombre de personnes tuées, blessées, sans abri et/ou dépendantes de l'aide.

***Mais les chiffres sont impersonnels**, et souvent anesthésiants. **Ce qu'ils ne transmettent pas, ce sont les luttes et les victoires personnelles** quotidiennes, **les larmes et les rires, les aspirations** qui sont si **universelles** que, si cela ne dépendait du contexte, elles trouveraient une résonance immédiate chez pratiquement tout le monde.*

Présentation (en anglais) du site WANN : https://wearenotnumbers.org/about/

Retrouvez d'autres articles d'auteurs WANN traduits en français **sur le site Chronique de Palestine** : https://www.chroniquepalestine.com/tag/wearenotnumbers/

ÉMOUVANT & DIGNE

Une adolescente contemple son toit, craignant qu'il ne s'effondre sur elle. Un jeune étudiant parcourt Internet à la recherche de photos de bibliothèques du monde entier, rêvant de pouvoir les visiter un jour. Une autre arpente la ville, répertoriant tous les bâtiments qu'elle rêve de restaurer.

Voici les histoires des jeunes de Gaza, nés sous l'occupation et le blocus israéliens. Ce sont des personnes qui ont enduré des épreuves et des pertes indicibles, qui continuent de se battre pour être reconnues non comme de simples chiffres, mais comme des êtres humains avec leurs espoirs, leurs rêves et une vie qui vaut la peine d'être vécue.

Fondée en 2014, l'association « We Are Not Numbers » donne la parole à la jeunesse gazaouie. Ce recueil rassemble les contributions les plus marquantes (74 au total) de la dernière décennie, rédigées par 59 jeunes auteurs. Essentiel, poignant et empreint d'humanité, il nous offre un aperçu unique sur le passé, ainsi que sur la génération actuelle et future de leaders, d'artistes, de scientifiques et d'universitaires palestiniens, et imagine la voie à suivre pour l'avenir.

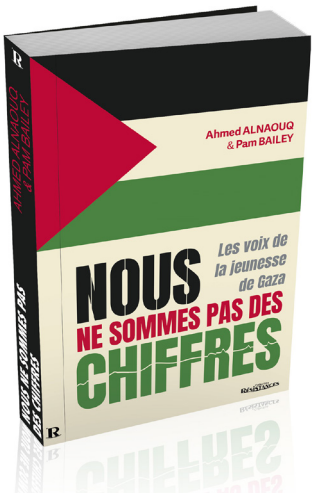
Traduit de l'anglais par Claude ZURBACH

LES AUTEURS

Ahmed ALNAOUQ a grandi à Gaza, où il a obtenu une licence de littérature anglaise à l'université Al-Azhar. Il est à l'origine de « We Are Not Numbers » (WANN), dont il a été le premier chef de projet. Lauréat de la prestigieuse bourse Chevening au Royaume-Uni, il a obtenu un master en journalisme international à l'Université de Leeds. Il travaille également comme chargé de plaidoyer et de sensibilisation pour l'Observatoire euro-méditerranéen des droits de l'homme. Ses écrits ont été publiés dans Gulf News, New Arab et d'autres sites web. Il vit actuellement à Londres.

Pam BAILEY est journaliste indépendante et militante pour la justice sociale. Elle a vécu et travaillé dans la bande de Gaza immédiatement après l'offensive israélienne de 2008-09. Aujourd'hui, elle est consultante en communication et rédactrice pour des organisations à but non lucratif telles qu'ImpACT International for Human Rights Policies. Elle a également fondé More Than Our Crimes, une initiative à but non lucratif qui vise à offrir une seconde chance aux personnes condamnées pour crimes violents aux États-Unis. Elle est basée à Washington DC.

Préface d'Ayman QWAIDER et Samiha OLWAN



À propos de l'association
We Are Not Numbers
créée par **Ahmed ALNAOUQ & Pam BAILEY**

We Are Not Numbers est un projet né de la guerre.

C'est la guerre qui nous a réunis tous les deux et qui a inspiré une initiative qui a pris une ampleur et une influence que nous n'aurions pu espérer en 2014.

En 2024, c'est à nouveau la guerre, bien plus brutale que nous n'aurions jamais pu l'imaginer, qui nous a amenés à un moment décisif dans la réalisation du projet. D'une certaine manière, l'histoire de WANN reflète celle des Palestiniens dans leur ensemble : nos progrès sont entrecoupés de périodes de violence, et la notoriété de notre travail augmente chaque fois que les effusions de sang attirent à nouveau l'attention du monde.

En 2022, après avoir accompagné We Are Not Numbers pendant six ans jusqu'à sa maturité, j'ai (Pam) passé le relais à Ahmed, une évolution logique pour cette initiative axée sur les Palestiniens. (...) Ahmed, qui travaillait comme diplomate pour l'ambassade palestinienne au Royaume-Uni, a pris la direction de WANN à l'échelle internationale, à temps plein.

Puis vint le 7 octobre. Le choc provoqué par la brutalité déchaînée ce jour-là nous a rapprochés (...)

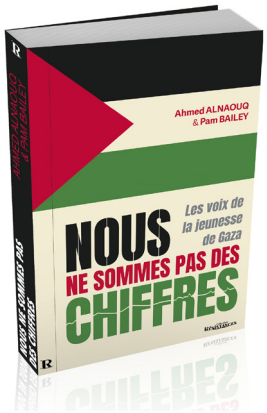
Au cours de ce premier mois, le 22 octobre 2023, un bombardement israélien a tué 21 membres de la famille d'Ahmed (...). Bien que le nom de notre projet proclame que les vies palestiniennes « ne sont pas des chiffres », c'est le nombre impressionnant de ses proches tués en même temps qui a attiré l'attention des médias sur Ahmed et sur le projet. Les médias étrangers n'étant pas autorisés à couvrir l'actualité sur le terrain à Gaza, ils étaient avides de nouveaux angles d'approche. (...) Entre-temps, il a été invité à prendre la parole en ligne et en personne dans toute l'Europe et ailleurs. (...)

Nos jeunes conteurs ont littéralement écrit avec leur cœur, chaque année depuis 2015, partageant le manque persistant de soins médicaux pourtant vitaux, la pénurie de moyens de gagner leur vie, l'eau impropre à la consommation, les coupures d'électricité apparemment interminables, etc... Pourtant, à l'exception d'un réseau relativement restreint de militants à travers le monde, personne n'y a prêté attention de manière constante, et leur pénible existence a continué.

On nous demande inévitablement si nous condamnons l'attaque du 7 octobre contre Israël. Soyons clairs : nous ne soutenons aucune violence non provoquée contre quiconque. Mais le 7 octobre doit être replacé dans le contexte des récits de nos auteurs au cours des années qui ont précédé. La leçon que le monde semblait

« Un nouveau recueil percutant... qui met en lumière les réalités, les émotions et le quotidien des habitants de Gaza... »

Service 95, Newsletter littéraire et culturelle



vouloir enseigner est que ce n'est que par la violence – qu'elle leur soit infligée ou qu'ils la pratiquent eux-mêmes – que les Palestiniens attirent une attention soutenue sur la scène internationale. Les manifestations pacifiques, les pétitions à l'ONU, les plaintes déposées auprès de la Cour pénale internationale : toutes ces mesures ont été tentées, puis ignorées ou rapidement oubliées.

Cette leçon est à nouveau enseignée avec cette guerre. Onze mois après le début du conflit, au moment où nous écrivons ces lignes, le sort du peuple palestinien est une préoccupation majeure, (...)

Nous ne pouvons prédire l'avenir proche de Gaza. Les combats entre les deux camps vont-ils se poursuivre par intermittence, avec ou sans cessez-le-feu ? Israël va-t-il imposer un gouvernement militaire pour diriger Gaza ? La soi-disant communauté internationale va-t-elle financer la reconstruction complète de Gaza et insister pour qu'Israël autorise l'entrée des fournitures et de la main-d'œuvre nécessaires ? Combien de temps cela prendra-t-il ? Une génération entière de Palestiniens à Gaza va-t-elle être « perdue » à cause des traumatismes et du manque d'éducation ?

Nous ne le savons pas. C'est effrayant à envisager. Mais nous sommes convaincus d'une chose : la résistance à l'occupation se poursuivra, même si elle est contrainte de se faire clandestine pendant un certain temps. La volonté d'autodétermination et d'une vie décente pour les siens ne peut être éteinte de façon permanente. C'est une leçon qu'Israël refuse d'apprendre, même si son propre peuple souhaite la même chose.

We Are Not Numbers continuera également à se développer, même si beaucoup de nos rédacteurs sont désormais en exil et que nous devrons changer notre mode de fonctionnement traditionnel dans un avenir prévisible : les ateliers de formation en présentiel et les *tashas* (rassemblements sur la plage) ne sont plus possibles, nous nous retrouvons donc et recrutons de nouvelles voix via WhatsApp. À l'avenir, nous aurons besoin de ressources pour traduire nos récits de l'arabe vers l'anglais, car l'enseignement des langues souffre inévitablement des problèmes fondamentaux liés à la survie et à la destruction des écoles et des universités.

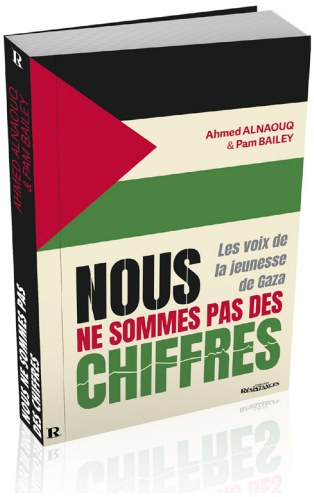
Parallèlement, compte tenu du nombre croissant de Palestiniens qui fuient leur patrie, de nouvelles sections de WANN voient déjà le jour là où nos exilés se trouvent, de l'Égypte à la Turquie, en passant par le Royaume-Uni et les États-Unis. Si nous publions un deuxième livre pour le vingtième anniversaire de la fondation, il sera davantage une mosaïque en termes de localisation des auteurs.

Mais le contingent de We Are Not Numbers à Gaza restera notre cœur battant. Et ainsi, nous terminons ce livre comme il a commencé, avec les mots désormais immortels de Refaat Alareer :

Si je dois mourir,
alors tu dois vivre
pour raconter mon histoire.
Qu'elle soit porteuse d'espoir,
qu'elle soit un conte.

« Si vous ne lisez qu'un seul livre cette année, que ce soit celui-ci. »

Fatima FARHEEN MIRZA, romancière américaine



Éloges et critiques du livre
NOUS NE SOMMES PAS DES CHIFFRES
Les Voix de la jeunesse de Gaza
d'**Ahmed ALNAOUQ & Pam BAILEY**

« *À travers des mots et des récits rédigés avec amour, les auteurs de* Nous ne sommes pas des chiffres *ouvrent des brèches dans le mur de l'apartheid israélien, invitant les lecteurs à découvrir les réalités insurmontables de la vie sous siège à Gaza. L'engagement collectif à tout mettre en œuvre pour produire cette extraordinaire symphonie de témoignages transparaît à chaque page.* ***Ce livre est une évasion – et un miracle****.* »

Naomi KLEIN, journaliste et essayiste canadienne, auteur des best-sellers *No Logo* et *La Stratégie du choc.*

« *(…)* ***Ce livre est différent****, à l'image de l'histoire de la Palestine elle-même : sa rédaction n'a pas commencé le 7 octobre 2023.* ***Ses pages renferment à la fois l'obscurité et la lumière, ses lignes, l'espoir et la souffrance****.* »

Mehdi HASAN, journaliste américano-britannique, fondateur du podcast Zeteo.

« *Témoignages de la dignité, du courage et de la beauté de Gaza et de son peuple,* ***ces voix et ces récits ne pourraient être plus urgents et nécessaires****.* »

Fatima BHUTTO, *écrivaine et journaliste pakistanaise.*

« Nous ne sommes pas des chiffres *est une rébellion contre le récit unilatéral imposé par une culture qui, le plus souvent, privilégie l'individualisme au détriment d'une conscience politique collective et lucide.* ***Les récits de cet ouvrage tissent une mosaïque de témoignages*** *généralement méconnus,* ***offrant un aperçu perspicace et intime*** *du monde aux multiples facettes qu'est la bande de Gaza assiégée, où deux millions de personnes continuent de faire face à un génocide mené par un régime israélien enhardi par la complaisance occidentale. Il convient également de souligner que* ***le travail accompli par l'organisation elle-même est inestimable****.* »

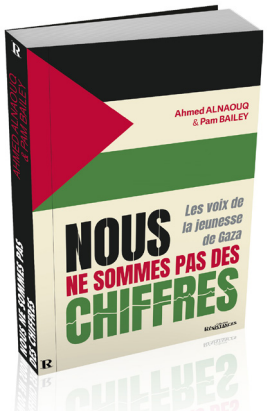
Mohammed el-KURD, poète palestinien primé et auteur de *Perfect Victims.*

« *Ils incarnent l'espoir dans un monde cruel, l'humanité dans une époque inhumaine, la détermination en des temps de malheur.* ***Leurs voix résonneront à travers les âges****.* »

Owen JONES, journaliste et essayiste britannique.

« Nous ne sommes pas des chiffres *n'est pas seulement un livre : ces pages portent en elles la vérité de notre combat et la beauté de notre humanité.* ***C'est Gaza telle qu'elle est vraiment, écrite par ceux qui la vivent au quotidien****. Je connais certains de ces courageux auteurs ; j'ai parcouru les mêmes rues, ressenti la même peur et partagé les mêmes rêves sous le ciel de Gaza.* »

Motaz AZAIZA, photojournaliste palestinien primé.



Éloges et critiques du livre
NOUS NE SOMMES PAS DES CHIFFRES
Les Voix de la jeunesse de Gaza
d'**Ahmed ALNAOUQ & Pam BAILEY**

Si vous ne lisez qu'un seul livre cette année, que ce soit celui-ci. »

Fatima FARHEEN MIRZA, ***romancière américaine.***

Commencer ce livre peut sembler difficile en raison de son sujet ; le reposer l'est encore plus. Les voix des jeunes écrivains de Gaza sont si émouvantes, si variées et si étonnantes. **Nous ne sommes pas des chiffres** ***restera longtemps gravé dans votre cœur****. »*

Kamila SHAMSIE, **écrivaine anglo-pakistanaise.**

---

*Un livre essentiel. L'émergence de ces voix est bien sûr urgente sur les plans politique et éthique, mais il s'agit également d'****un événement littéraire d'une importance capitale****. »*

China MIEVILLE, **romancier britannique.**

Merveilleux, bouleversant et d'une vitalité inouïe*. Ces essais, pénétrants et introspectifs, saisissants et chaleureux, abordent la question du sens de la vie. Un accomplissement, une merveille, une véritable étoile filante. »*

Bryan WASHINGTON, ***écrivain américain primé.***

Un témoignage du courage et de l'humanité *des jeunes écrivains de Gaza. À travers leurs voix brutes et sans concession, ces récits deviennent des actes de résistance – un refus d'être réduits au silence, une exigence d'être vus et une célébration de la résilience qui perdure même face à l'effacement. »*

Sonia FALEIRO, **autrice et journaliste indienne.**

Un recueil de témoignages exceptionnel *qui met à nu les luttes et les souffrances de jeunes Palestiniens ordinaires. Plus important encore, il révèle leur humanité et leur dignité, ainsi que les espoirs et les rêves qui persistent malgré la mort et la destruction. »*

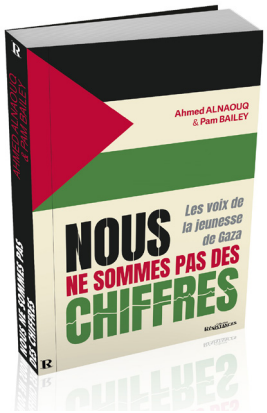
Monica ALI, **femme de lettres britannique.**

Je vous invite à prendre ce livre pour reconnaître que le travail qui reste à accomplir repose sur nous, les lecteurs. Car ***ces récits et poèmes saisissants nous offrent une fenêtre sur le monde****, une fenêtre à travers laquelle nous pouvons témoigner, et témoigner, nous le devons. »*

Maaza MENGISTE, **écrivaine éthiopienne et américaine.**

Ce livre m'a profondément touché et transformé. ***Son importance est capitale*** *et je sais que je le recommanderai à tous ceux que je rencontrerai. »*

Daisy JOHNSON, **romancière britannique.**



Éloges et critiques du livre
NOUS NE SOMMES PAS DES CHIFFRES
Les Voix de la jeunesse de Gaza
d'**Ahmed ALNAOUQ & Pam BAILEY**

Alors qu'un génocide se déroule sous nos yeux, ***ce livre témoignera de ce moment choquant et inhumain de l'histoire****. »*

Neel MUKHERJEE, écrivain indien.

Absolument captivants*… ces récits sont magnifiques, touchants, authentiques… Impossible de lire ces témoignages sans avoir envie d'agir, de faire quelque chose. S'il vous plaît, lisez ce livre ! »*

Nikesh SHUKLA, auteur et scénariste britannique.

Puissantes, empreintes d'humanité et d'héroïsme… les voix des Palestiniens s'élèvent avec force. Je crois que ***ce recueil est le plus important publié à ce jour****. C'est un livre que le monde entier se doit de connaître. Lisez et relisez ces poèmes et ces récits. Ils sont d'une grande richesse spirituelle, intellectuelle, créative, humaine et émotionnelle – et racontent l'histoire à travers le regard de ceux qui la vivent réellement. Je suis profondément touchée par la générosité des auteurs de ce recueil, qui ont offert leurs voix à un monde qui, si souvent, semble rester sourd à leurs cris. Achetez ce livre et partagez-le, offrez-en un exemplaire à tous vos proches ! »*

Jenni FAGAN, romancière et artiste écossaise.

En donnant non seulement la parole, mais un véritable porte-voix aux personnes les plus réduites au silence sur notre planète, Nous ne sommes pas des chiffres *a accompli une véritable révolution. Ce livre a offert à toute une génération d'écrivains palestiniens les outils nécessaires pour témoigner d'un crime abominable perpétré en notre nom à tous. Je crois que* ***l'histoire sera écrite différemment grâce à lui****. Cet ouvrage important, recueil poignant et puissant de témoignages palestiniens issus de cette communauté d'écrivains novatrice, est une victoire de l'esprit humain face aux forces les plus sombres de l'histoire. »*

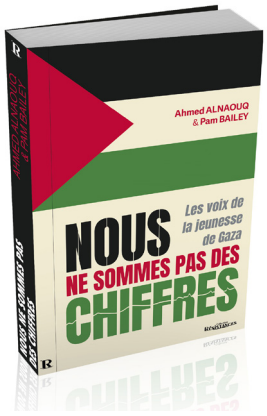
Matthew KENNARD, auteur et journaliste britannique.

Cette puissante anthologie… [est] ***un témoignage saisissant*** *de la force de caractère de la jeunesse palestinienne et un regard choquant sur l'injustice à Gaza. »*

Publishers Weekly**, équivalent états-unien de *Livres Hebdo*.**

Les auteurs de ce livre sont de jeunes Palestiniens de Gaza et de la diaspora. Ils y présentent leurs témoignages sous forme de poèmes et d'essais qui retracent leur vie de 2015 à nos jours. Ces écrits constituent ***une ressource inestimable****, nous permettant de prendre conscience des conséquences, tant évidentes que plus insidieuses, de l'occupation israélienne sur la vie des Palestiniens. »*

Socialist Worker**, *hebdomadaire du Parti socialiste des travailleurs*.**



Éloges et critiques du livre
NOUS NE SOMMES PAS DES CHIFFRES
Les Voix de la jeunesse de Gaza
d'**Ahmed ALNAOUQ & Pam BAILEY**

Les histoires relatées dans ces pages témoignent de la résilience des jeunes Gazaouis et, en définitive, donnent de l'espoir pour leur avenir. (…) La jeunesse de Gaza s'est exprimée à travers ce ***recueil poignant et souvent magnifique****. Le moins que nous puissions faire est de l'écouter. »*

Middle East Eye*, media internet indépendant spécialisé sur le Proche-Orient.*

Un ouvrage essentiel qui offre un aperçu unique de la vie à Gaza*, vu par une génération qu'Israël cherche à anéantir. Dans un contexte de censure, de nettoyage ethnique, de tentatives d'effacement identitaire et de coupures d'internet,* Nous ne sommes pas des chiffres *est un rappel poignant de l'existence des écrivains palestiniens et de leur volonté de triompher. »*

The New Arab*, média en ligne anglophone basé à Londres et spécialisé dans le Proche-Orient.*

Ce livre confirme que la cause de la justice pour la Palestine ne peut tout simplement pas être ignorée… L'ouvrage auquel tous ces jeunes ont contribué devrait être considéré comme ***le livre le plus important de l'année, et certainement la publication la plus urgente depuis longtemps****. »*

Jim AITKEN**, poète et dramaturge écossais.**

Nous ne sommes pas des chiffres *donne la parole à la jeunesse de Gaza, au-delà des murs de la plus grande prison à ciel ouvert du monde, devenue un véritable champ de mise à mort. (…) La prison qu'Israël a faite de Gaza connaîtra le même sort que toutes les prisons : un jour, ses murs s'écrouleront. (…) Ce qui restera, au final, a été écrit par les Palestiniens – un peuple qui ne renoncera jamais à son humanité. »*

Jim HICKS**, professeur états-unien de littérature comparée.**

Je connais 'We Are Not Numbers' depuis 2019, lorsque je menais des recherches sur la jeunesse palestinienne au Proche-Orient. ***Des jeunes brillants qui ont fait de l'écriture un moyen de libération****, tant pour eux-mêmes que pour lutter contre l'invisibilisation mondiale de Gaza. Vers un avenir meilleur ! Jeunes talents de Gaza. »*

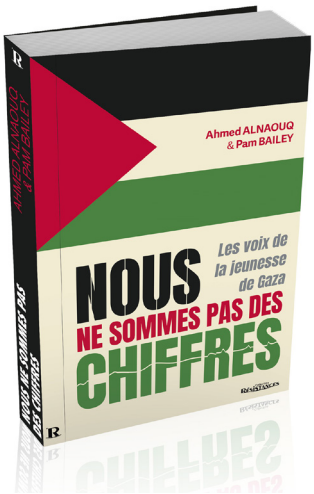
Francesca ALBANESE*, Rapporteuse spéciale des Nations Unies sur les territoires palestiniens occupés.*

Essentiel*… Un projet qui résiste à la caricature et, de ce fait, revendique la libération. »*

Ta-Nehisi COATES**, journaliste et écrivain états-unien.**

Impossible à refermer ou à oublier *– un témoignage de la force inimaginable du peuple de Gaza. »*

Riz AHMED**, acteur et scénariste britannique.**



Extraits du livre
NOUS NE SOMMES PAS DES CHIFFRES
Les Voix de la jeunesse de Gaza
d'**Ahmed ALNAOUQ & Pam BAILEY**

Tiré du chapitre 2. (2015)

Une rencontre inattendue avec mon professeur et un arbre

par Allam Zedan

Il avait le même sourire. J'ai eu envie de le serrer dans mes bras et de lui dire qu'il m'avait manqué tout comme ses cours. La sagesse qu'il nous avait transmise, l'expérience qu'il nous avait apportée, tout cela m'avait manqué. « Vous me reconnaissez ? » lui ai-je demandé.

Il m'a regardé attentivement, sondant l'homme qui se tenait devant lui. « Tu es ce petit garçon qui me torturait, qui voulait répondre à toutes les questions que je posais », dit-il en souriant à nouveau. Ce sourire m'a ramené des années en arrière. Je me suis souvenu qu'il vivait ici à Beit Hanoun, et que c'était sa maison. Plus loin se trouvait l'arbre qu'il avait hérité de son père, aux branches désormais recouvertes d'une poussière grise et poisseuse. Pour la première fois de ma vie, je n'ai su que dire. Dans cette ville, la guerre avait détruit tout ce qui vivait.

Il n'y a plus d'oiseaux ici. J'étais venu ici à plusieurs reprises auparavant, mais cette fois-ci, c'était différent. Tout était différent. Sa passion était d'aider ses élèves à trouver leur chemin dans la vie et de contribuer à la prospérité de son pays. Mais mon professeur n'avait plus rien sur cette terre, qui faisait autrefois partie d'un État qui n'existe plus que dans l'histoire ancienne, quand Israël ou rien de ce genre n'existait.

Il m'a pincé l'oreille comme il le faisait quand j'étais petit, en CM2, et que je manquais d'attention. Il m'a rappelé que j'avais l'habitude de m'asseoir face à lui avec un paquet de graines de tournesol, que je cachais sous mon banc et que je mangeais en cachette. « Que t'est-il arrivé, Allam ? Comment es-tu devenu l'homme qui se tient devant moi aujourd'hui ? »

« J'ai été à l'université, j'ai étudié pour obtenir une licence en langue arabe et j'ai obtenu un diplôme technique en traduction ; et me voilà. » Je n'arrivais pas à le regarder dans les yeux.

Je sais que cela vous attriste, professeur. Je sais que je vous déçois beaucoup, et pourtant j'ai fait de mon mieux pour devenir la personne que vous espériez. J'ai étudié dur. Mais je suis de la bande de Gaza. J'ai vraiment essayé de trouver un emploi. J'ai même tenté de travailler en indépendant. Mais devinez quoi ? Je ne peux pas ouvrir de compte bancaire à moins d'être chef d'entreprise ou employé d'une société internationale. Le destin des jeunes gens comme moi est de mourir ou de dépérir. Je fais partie de la génération qui a traversé trois guerres.

Il m'a alors expliqué que les 60 premières années de la vie d'un homme sont difficiles, mais que les choses deviennent plus faciles par la suite. J'ai ri. Il a ri aussi. « Et votre fils, Laith ? Comment va-t-il ? » lui ai-je demandé. « Je l'ai connu quand nous étions dans une classe des plus ennuyeuses. C'était lui qui transformait toujours les cours en fête. »

Mon professeur s'est mis à pleurer.

Ne dites rien, par pitié. Ne me dites pas qu'il a été tué. J'ai déjà assez de souffrances dans ma vie et j'ai perdu beaucoup d'amis dans l'offensive israélienne sur Gaza l'été dernier. Ne dites rien, professeur, s'il vous plaît, ne dites rien.

Les larmes aux yeux, il a souri et dit : « Oh, Allam. Mon fils était un si bon garçon. Je me souviens encore de son rire, de ses plaisanteries. De tout... Il remplissait notre vie de bonheur. Mon fils a été tué par le premier obus israélien qui a frappé notre maison. Son sang était partout. Il nous a quittés. »

Je ne savais que dire. Tout ce qui me venait à l'esprit, était « Je suis tellement désolé ». Je n'aurais pas dû lui poser de questions sur mon ami, son fils. J'aurais dû me taire. La vue des débris jonchant le sol, l'odeur de la mort qui emplissait l'air et la douleur qui se lisait dans ses yeux auraient dû me faire taire. J'aurais dû comprendre.

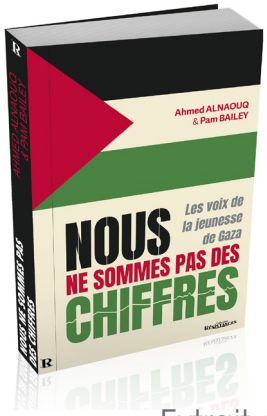
Puis, il m'a dit avoir une surprise pour moi. « Qu'est-ce donc, professeur ? »

« Je me suis vengé du meurtre de mon fils. »

J'ai d'abord pensé que la mort de son fils lui avait fait perdre la raison. Comment avait-il pu se venger ? Cela n'avait aucun sens, et j'avais peur de l'interroger, mais je lui ai demandé.

« Et comment avez-vous fait ? »

« Ils m'ont volé mon fils, mais ma femme attend un autre enfant », répondit-il. Je souris, comprenant que cet homme était un survivant. Cela faisait longtemps que je n'avais pas assisté à ses cours, mais il avait une dernière leçon à me donner : « N'abandonne pas, Allam. Sois patient et vis pour continuer à te battre. »



Extraits du livre

NOUS NE SOMMES PAS DES CHIFFRES

Les Voix de la jeunesse de Gaza

d'**Ahmed ALNAOUQ & Pam BAILEY**

Extrait du chapitre 4. (2018)

Quand la mer devient un lac : la prison qu'est devenue Gaza

par Ali Abusheikh

De temps en temps, je me rends au bord de la mer à Gaza, où je peux respirer l'air frais et parler un peu avec l'étendue bleue. Nous échangeons dans un langage silencieux que personne ne comprend à part moi et la mer. Quand je vais là-bas, j'emporte généralement mon petit thermos de thé, ainsi que mon téléphone afin de pouvoir écouter de la musique..

Le clapotis de l'eau est doux lorsque les vagues sont calmes, alors j'écoute mes propres mélodies, tristes et apaisantes, souvent des chansons soufies arabes ou turques. J'adore écouter la musique soufie, car elle m'emmène dans un autre monde, un monde spirituel où je trouve paix et tranquillité.

Parfois, des amis m'accompagnent, mais le plus souvent j'y vais seul. La mer est mon âme sœur et l'endroit où je me libère de mon angoisse, où je partage mes rêves et pleure même librement. Je m'assois dos à la terre, sur un rocher en face du magnifique pont d'Ashdod d'où je peux voir les lumières qui brillent si rarement dans ma ville. Je ne veux pas voir le deuil qui est omniprésent à Gaza : les lumières tamisées, les bâtiments délabrés et les visages aux sourires qui n'atteignent ni les yeux ni le cœur. Nous sommes tous un peu morts à l'intérieur de nous-mêmes.

Près du rivage, j'essaie de me convaincre que je ne suis pas à Gaza, mais ailleurs en Méditerranée, peut-être à Mykonos, en Grèce. Je rêve toujours très grand.

J'ai la chance d'habiter à quelques pas de la plage mais je vais parfois plus loin, jusqu'au Gazaport (al-Mina). Les gens l'appellent « port », mais ça n'en est plus vraiment un. Avant la Première Guerre mondiale, il était très animé et prospère. Mais l'ère ottomane a pris fin, puis Israël a imposé son blocus sur Gaza (aujourd'hui renforcé par l'Égypte). Les gens de passage peuvent y voir quelques navires rouillés et archaïques datant d'autrefois, mais les seuls bateaux qui parcourent ces eaux sont ceux des pêcheurs, qui ne sont autorisés à s'éloigner que de six miles. Malgré tout, la mer était mon échappatoire, une oasis de lumière.

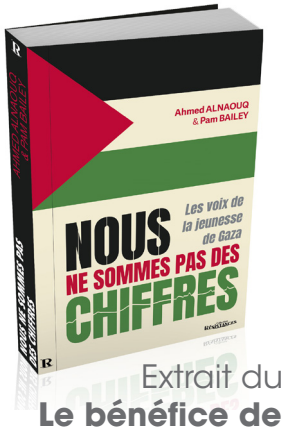
Mais un jour, j'ai réalisé que cela aussi avait ses limites. Je m'étais rendu à al-Mina avec deux de mes amis. Après avoir trouvé un endroit avec une belle vue, nous nous sommes assis et avons contemplé la beauté qui se déployait devant nous. La surface lisse était très calme et d'un bleu profond. Mais pour une raison indéterminée, et pour la première fois, l'étendue d'eau devant moi m'a paru très confinée, ce qui m'a profondément troublé. J'avais l'impression de voir un lac, et non une mer ouverte sur le monde extérieur. En réalité, elle s'arrête là où rôdent les navires de guerre israéliens, prêts à tirer sur tout bateau qui s'éloignerait trop ou qui voudrait naviguer jusqu'à nous.

Même le bleu tranquille de ses eaux est trompeur, car il est mêlé du sang des pêcheurs palestiniens et de ces courageux militants internationaux que les Israéliens ont tué, alors qu'ils tentaient de se rendre à Gaza. Sans oublier les polluants toxiques qui s'y déversent chaque jour, car le blocus rend impossible le fonctionnement d'un système de traitement des eaux usées et des déchets.

Mes amis bavardaient, mais mes pensées allaient au-delà. J'imaginais où ces eaux pourraient m'emmener si seulement je pouvais naviguer librement. Au nord se trouvaient la Turquie ou Chypre, à l'ouest la Tunisie, l'Italie ou même l'Espagne, et au sud l'Égypte. Mais dans ma tête, une voix insidieuse et sarcastique m'a interrompu. Elle disait : « Cette soi-disant mer ne te mènera nulle part. Tu ne peux aller nulle part, Ali ! As-tu perdu la tête ? Regarde autour de toi. Ce n'est même pas une mer, c'est un lac. C'est un lac de cinq à dix kilomètres de large, dont les limites changent au gré des caprices d'Israël. Et il ne s'élargit jamais, il ne fait que se rétrécir. » Lorsque j'ai détourné les yeux sur ma ville natale, Gaza, j'ai demandé, perplexe : « Que s'est-il passé ? Pourquoi ta mer ressemble-t-elle à un lac ? » Et Gaza a répondu : « C'était une mer, Ali. C'en était une mais ce n'est plus le cas aujourd'hui. »

La réponse de la ville ne m'a pas choqué, même si j'avais longtemps été abusé par son allure impressionnante. Oui, Gaza est belle, surtout en photo, mais sa beauté est factice, souvent rehaussée par les filtres utilisés par les photographes. Sur les clichés, Gaza semble forte et inébranlable, mais en réalité, elle est extrêmement vulnérable. Le manque d'eau potable, de médicaments, d'électricité, d'emplois offrant des salaires permettant de vivre, de matériaux de construction, de produits de bonne qualité, de vie, ronge son âme, nos âmes. Gaza est aux portes de la mort.

Puis j'ai aperçu un groupe de mouettes volant au-dessus des petits bateaux usés des pêcheurs. La présence de ces oiseaux prouvait que c'était toujours une mer dans son « cœur », même si leurs cris ressemblaient à des hurlements, comme s'ils appelaient à l'aide. C'est comme s'ils étaient emprisonnés, tout comme les Gazaouis, même s'ils ont des ailes et peuvent voyager contrairement à nous. Nous voulons tous être libres comme les mouettes, voyager quand et où nous voulons, sans avoir besoin d'un permis.



Extraits du livre

NOUS NE SOMMES PAS DES CHIFFRES

Les Voix de la jeunesse de Gaza

d'**Ahmed ALNAOUQ & Pam BAILEY**

Extrait du chapitre 5. (2019)

Le bénéfice de la souffrance partagée

par Neda Abadla

Chaque jour, je rencontre des personnes qui vivent des moments extrêmement difficiles et douloureux. Je vis leur souffrance, et chaque jour, je fais tout mon possible pour écouter et ressentir ce qu'ils éprouvent. C'est cela mon travail. J'ai rejoint l'équipe administrative de MSF (Médecins Sans Frontières) en juillet 2018.

Depuis mars dernier, MSF a développé ses interventions dans la bande de Gaza en réponse au nombre croissant de personnes blessées par des tirs de snipers et de gaz lacrymogènes lors de la Grande Marche du retour. Aujourd'hui, la plupart des activités de cette ONG consistent en des soins d'urgence ainsi qu'en des thérapies adaptées aux patients atteints de brûlures. Mon travail se résume à accueillir les patients et leurs familles lorsqu'ils arrivent à la clinique. C'est à la fois l'expérience la plus motivante et la plus pénible que j'aie jamais vécue. Je partage le désespoir, la peur et le sentiment d'impuissance qui se lisent dans les yeux des parents confrontés au risque du décès de leurs enfants blessés. Je ressens la détresse des personnes dont les brûlures ont littéralement fait fondre la peau et les tissus jusqu'à l'os. J'imagine la douleur pourtant fantôme ressentie par les jeunes hommes qui ont dû être amputés et qui sont choqués de continuer à ressentir un véritable supplice dans l'espace vide où se trouvaient autrefois leur(s) membre(s). Chaque jour, lorsque je rentre chez moi auprès de ma famille, l'ombre tenace de cette souffrance m'accompagne.

Je n'oublierai jamais le jour où j'ai vu un homme pleurer dans la clinique, serrant son fils de deux ans dans ses bras, tremblant de tout son corps. Lorsque l'électricité est coupée, ce qui arrive en moyenne actuellement huit heures par jour, de nombreuses familles allument de petits feux pour cuisiner ou se réchauffer. Son fils, Adam, était gravement brûlé à l'aine. Le petit garçon avait déjà développé une septicémie, une infection qui se propage rapidement dans tout le corps. Il a été immédiatement transféré au service géré par MSF à l'hôpital al-Shifa de Gaza.

Nous avons appelé le père d'Adam tous les jours pour prendre de ses nouvelles, mais sa voix était difficilement audible à travers ses larmes. Quelques jours après son transfert, Adam est tombé dans le coma. Lorsque nous avons appelé son père pour lui annoncer la nouvelle, il nous a suppliés : « Priez pour lui, s'il vous plaît. » Quand Adam est décédé, j'étais moi aussi sous le choc. « Comment a-t-il pu mourir ? » me suis-je demandé, sachant pourtant qu'il n'y avait pas de réponse. Ce dont je me souviens le plus de cette journée, c'est la voix du père lorsqu'il nous a dit : « Vous avez fait tout ce que vous pouviez, et je vous en suis très reconnaissant. » Je suis restée sans voix. J'aurais alors souhaité avoir des pouvoirs surnaturels et la faculté de changer la réalité.

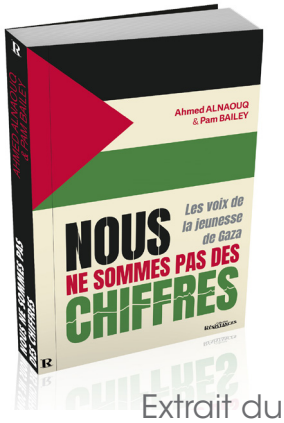
Ce jour-là, une partie de moi-même s'en est allée avec Adam. Je pense que c'est la part qui consiste à croire que les enfants sont immortels, qu'ils ne souffrent pas et ne meurent pas !

Pourtant, même si une partie de mon cœur s'est éteinte ce jour-là, j'ai trouvé une raison d'espérer grâce à Milaina Alhendi, une manifestante de la Grande Marche du retour qui a été blessée à la jambe par un soldat israélien à la limite ouest de Khan Younis. Milaina est mariée et mère de six enfants. Elle m'a raconté que son fils et son mari avaient également été blessés par balle lors de la manifestation. Quand elle est revenue à la clinique, elle a répondu à mon inquiétude si visible à la vue de sa démarche claudicante, par un sourire dans les yeux qui m'a donné envie de lui rendre son sourire.

Malgré la gravité de ses blessures, Milaina assurait toujours les tâches quotidiennes pour sa famille. Elle se rendait également aux manifestations à la clôture, revendiquant son droit de retourner dans sa terre ancestrale. Je lui ai demandé un jour : « Comment peux-tu continuer à mener ta vie quotidienne ? Comment peux-tu vivre, voire dormir, avec des broches dans la jambe ? » (Son traitement comprenait ce qu'on appelle une « fixation externe », réalisée pour immobiliser les os fracturés et leur permettre de se ressouder correctement. Des broches ou des vis sont enfoncées dans l'os de part et d'autre de la fracture, puis fixées à l'aide de pinces et de tiges externes). Il était évident pour moi qu'elle souffrait, mais Milaina m'a répondu : « Ce n'est rien. Je peux facilement le supporter. »

Milaina est une femme forte et déterminée, et je trouve ces qualités admirables. Alors que certains agonisent de douleur, d'autres découvrent leur propre force.

Même si mon travail est épuisant, tout m'incite à l'aimer. Le meilleur moment de ma journée est lorsque je réconforte les enfants victimes de brûlures, en les distrayant de leur peine en gonflant des ballons. Travailler avec MSF m'a également donné une chance unique parmi la plupart des Palestiniens de Gaza : rencontrer des internationaux du monde entier lors de leurs missions ici. Ils enrichissent ma personnalité et je contribue à enrichir la leur. L'année dernière, à Noël, nous avons organisé une petite fête d'adieu pour Jennifer, la responsable des soins infirmiers du bureau de MSF à Gaza. Cela n'a duré qu'un trop court moment, mais dans ce laps de temps, toutes les frontières, nationalités, religions et coutumes qui séparent les gens se sont évaporées ; nous avons oublié qui nous étions et à quel lieu nous « appartenions ». J'ai oublié que je suis emprisonnée à Gaza, et c'est un véritable cadeau.



Extraits du livre

NOUS NE SOMMES PAS DES CHIFFRES

Les Voix de la jeunesse de Gaza

d'**Ahmed ALNAOUQ & Pam BAILEY**

Extrait du chapitre 6. (2020)

Le combat d'une jeune fille contre la dépression

par Asmaa Tayeh

Depuis 24 ans, j'ai vécu de nombreux événements qui justifient des sentiments de tristesse, de colère et de dépression : les attaques israéliennes répétées, le bruit omniprésent des drones, l'impossibilité de sortir de cette immense prison à ciel ouvert, l'absence de travail. Mais il n'est pas facile de parler de tout cela et de ses effets sur notre santé mentale. Notre cerveau est en quelque sorte programmé pour penser que nous sommes des héros, capables de tout endurer, de tout combattre. Eh bien, ce n'est pas mon cas !

Ceux qui nous soutiennent au dehors attendent de nous que nous soyons forts, toujours prêts à résister. Et notre propre culture et notre religion nous dictent la même chose : nous devons être inébranlables et ne jamais baisser les bras. Cela signifie que nous craignons d'être jugés faibles et vulnérables si nous disons que nous sommes déprimés ou pessimistes. De plus, chacune des 2 millions de personnes vivant dans cette zone de 365 kilomètres carrés est confrontée à des épreuves presque identiques, nous n'avons donc pas de patience à revendre pour les problèmes des autres ; nous avons tous besoin d'aide. Je pense que nous sommes tellement nombreux dans ce cas que nous ne pouvons plus guère nous entraider.

Je m'efforce de trouver les moyens d'éviter de sombrer dans un profond abattement. Je recherche de nouvelles expériences (même si les opportunités sont un peu limitées ici) dans le but de partager mes pensées et mes sentiments avec mes amis. J'essaie même de dormir plus que d'habitude dans une tentative désespérée d'arrêter de trop réfléchir, et je m'oblige parfois à participer à des activités avec de nouvelles personnes afin d'être trop occupée pour ruminer le fait que je ne vais pas bien. Récemment, pour échapper à la prostration, j'ai essayé de dormir moins longtemps et je me suis plongée dans une montagne de travail. Mais au fond de moi, la menace est toujours là. Je le dis publiquement, et cela ne signifie pas que je suis faible ou pathétique. Je crois que je suis simplement humaine. Quelqu'un qui en a assez de toujours faire semblant d'être forte.

J'ai eu l'occasion d'organiser une activité que j'ai appelée « Solutions à la dépression » dans le cadre des réunions que nous appelons « Le Cercle » chez We Are Not Numbers. À chaque cercle, un écrivain bénévole choisit un sujet donnant matière à discussion. J'ai animé une séance sur la façon dont nous gérons tous la dépression afin que nous puissions apprendre les uns des autres. J'ai réussi à faire sortir la plupart des participants de leur zone de confort en les amenant à parler de leurs difficultés personnelles. Le simple fait de pouvoir s'exprimer et d'être face à quelqu'un qui est disposé à écouter, a été libérateur.

Mais ces discussions m'ont fait aussi comprendre une fois de plus qu'il n'est pas facile de faire face à la dépression à Gaza. La plupart d'entre nous ne savent tout simplement plus ce qu'est la normalité. De toute façon, notre vie en tant que Palestiniens n'a jamais été normale ! Il est devenu très difficile de comprendre les gens, de décrypter leur personnalité et leurs réactions. C'est ce qui m'a empêchée de me sentir bien et plus heureuse ces derniers mois. Mes relations avec mon entourage me semblent compliquées ; je dois faire attention à ce que je dis et à la façon dont j'agis. J'ai donc du mal à être moi-même, car je reste prudente de façon à ne blesser personne. Je veux être la personne gentille et serviable qui permet aux autres de se sentir en sécurité et d'être eux-mêmes, mais je finis par ne plus me sentir en sécurité moi-même. J'aimerais que nous puissions tous faire cela les uns pour les autres, afin de guérir nos blessures mutuelles.

Parfois, les gens recherchent quelqu'un qui sait écouter, qu'ils connaissent ou non leur interlocuteur. C'est exactement ce qui m'arrive. Des personnes que je connais à peine se confient à moi et me demandent des conseils, puis me disent : « Je ne sais pas pourquoi je te raconte ça, mais j'ai pensé que tu me comprendrais. » Eh bien, j'adore ça ! Mais ensuite, je finis par m'inquiéter pour eux et cela me déprime encore plus.

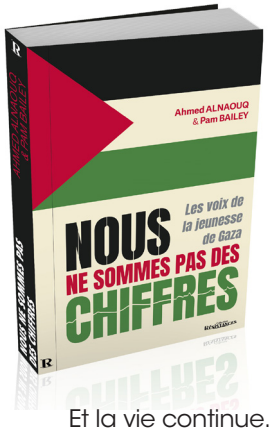
Nos parents combattent souvent la dépression en l'ignorant et en croyant même qu'elle n'existe pas. En fait, c'est l'un des plus grands problèmes auxquels sont confrontés les jeunes de Gaza : le fossé entre les générations. Les parents ont grandi à une époque moins dure, où ils pouvaient circuler et trouver du travail plus facilement. Ainsi, lorsque nous avouons nous sentir déprimés, certains nous rétorquent : « Tu exagères ! Si c'était vraiment le cas, tu ne pourrais pas sortir de ton lit pendant des jours ! Sois adulte et passe à autre chose ! » Même ce mot suscite une réaction différente à l'intérieur et à l'extérieur de Gaza. J'ai entendu dire qu'en dehors de Gaza, si vous dites que vous êtes découragé, les gens autour de vous s'inquiètent immédiatement. Mais ici, les gens en font un sujet de plaisanterie ou comparent votre situation à celle des autres pour prouver que vous n'avez pas le droit d'être accablé. Être déprimé ici, c'est comme avoir soif : tout le monde éprouve cela !

En fait, les histoires de jeunes qui se suicident par suite de dépression (quelle qu'en soit la raison) semblent presque courantes et prévisibles aujourd'hui.

Les réactions sont du genre :

A : « Mohammed s'est battu contre le mal de vivre avant de se pendre. »

B : « Ah bon ? Qu'il repose en paix. »



Extraits du livre

NOUS NE SOMMES PAS DES CHIFFRES

Les Voix de la jeunesse de Gaza

d'**Ahmed ALNAOUQ & Pam BAILEY**

Et la vie continue.

En tant qu'organisatrice et rédactrice de longue date pour We Are Not Numbers, j'ai eu l'occasion à au moins quinze reprises de représenter la jeunesse gazaouie auprès des médias et lors de webinaires. De nombreuses ONG nous considèrent désormais comme une source incontournable pour connaître le « point de vue des jeunes ». Je me retrouve souvent à conclure mes propos par : « Je suis vraiment désolée pour toutes ces nouvelles négatives. J'espère que vous m'inviterez bientôt à nouveau et que j'aurai alors à partager des récits où il sera question de joie et de réussite. »

L'année dernière, des membres du Réseau américain pour la santé mentale en Palestine ont rencontré plusieurs d'entre nous, membres de WANN, à Gaza, et je leur ai expliqué à quel point la dépression affectait notre capacité à écrire et à être productifs. Nous ne demandons pas l'aide de professionnels de la santé mentale ici en raison de la stigmatisation qui y est associée. Si l'on sait que vous consultez un psychothérapeute, vous serez considéré comme fou ou « lent » mentalement ! Ils ont alors proposé des séances en ligne. Mais je n'ai pas pu me résoudre à en profiter. Je ne peux tout simplement pas me convaincre que cela m'aidera, d'autant plus que le thérapeute ne peut pas vraiment comprendre ce que nous, Palestiniens de Gaza, vivons au quotidien.

La bande de Gaza est comme une grande communauté surpeuplée. Si vous voulez être seul avec votre malheur, c'est presque impossible. Votre famille veut vous emmener rendre visite à des proches, ou ceux-ci viennent vous voir. Si vous avez la chance d'avoir un emploi, vos collègues vous font des reproches si vous restez silencieux à votre bureau. Vos amis eux-mêmes tentent d'échapper au marasme, et ils ne veulent donc pas que vous soyez « celui qui est négatif ». Vous ne pouvez presque jamais refuser de participer à des activités sociales, car dans notre société cela est considéré comme irrespectueux.

Un ami a finalement décidé de surmonter la stigmatisation et de demander de l'aide. Sa première tentative a eu lieu lorsqu'un responsable d'un centre de santé mentale lui a proposé des séances gratuites. Mais le responsable ne s'est jamais présenté aux quatre rendez-vous pris sur deux semaines. Il a ensuite justifié son manque de suivi en disant : « Je suis occupé par des programmes rémunérés. » La deuxième tentative s'est faite avec un thérapeute privé qu'il appréciait, mais il ne pouvait pas se permettre plus de trois visites. Et cela a été la fin de l'aventure.

En tant que musulmans pratiquants, nous essayons de suivre les règles de l'islam dans tous les aspects de notre vie. La plupart des gens croient que la foi seule peut éloigner la dépression. Et cela aide effectivement de croire en Dieu et en ses desseins pour nous. Mais parfois, nous avons besoin de plus que cela. Nous devons apprendre à gérer l'incertitude. Nous devons savoir comment trouver l'espoir même dans les moments les plus sombres. Nous devons apprendre à être productifs malgré la détérioration de nos conditions de vie.

La réalité est ainsi : la dépression est encore plus effrayante que les forces israéliennes. Je veux que les ONG nous assistent dans cette bataille. Nous avons tant perdu depuis la création d'Israël sur notre terre en 1948, et la seule force dont nous disposons actuellement – une génération pleine d'espoir – pourrait bientôt disparaître.

Extrait du chapitre 8. (2022)

Une journée dans la vie à Gaza

par Israa Mohammed Jamal

Je préparais une pizza dans ma cuisine lorsque le bruit assourdissant d'un missile frappant les maisons voisines a retenti. La poussière produite par l'explosion est entrée par la fenêtre et a semé soudainement parmi nous une terreur autant mentale que physique. J'ai éteint le four et j'ai couru enfiler une robe longue et un *hijab* afin d'être prête à évacuer la maison le plus vite possible.

Quand mon neveu Kinan a vu la poussière, il s'est écrié : « Des éclats de roquettes ! » Il pensait que la poussière était des éclats provenant des bombes, qui déchiquettent les gens et les tuent. Son frère aîné, Iyad, lui a répondu : « Tu es fou ? Les éclats d'obus sont plus gros, plus tranchants et plus puissants. Ils peuvent faire exploser le mur de la cuisine et tuer beaucoup de gens et… »

La longue tirade d'Iyad à Kinan m'a terrifiée à l'idée de ce qui pourrait arriver. J'ai demandé à Iyad de couper court à ses explications.

Nous avons attendu que les frappes aériennes s'interrompent et que les avions de chasse s'en aillent avant que mes frères ne sortent pour voir ce qui s'était passé. Heureusement, nous n'avons pas dû évacuer et nous avons pu rester chez nous.

Kinan s'est mis à rire et a dit : « Regarde ! Quand il y a un bombardement, les gens ici sortent pour voir où les bombes ont frappé – personne n'a peur ! »

Pourtant ma petite nièce a commencé à répéter que les Israéliens allaient bientôt prendre notre maison pour cible : « Maman, partons vite, ils vont nous attaquer. » Alaa a répété cela à plusieurs reprises. À chaque fois, nous avons répondu : « Non, ils ne feront pas ça, *Insh'Allah*. »



Extraits du livre

NOUS NE SOMMES PAS DES CHIFFRES

Les Voix de la jeunesse de Gaza

d'**Ahmed ALNAOUQ & Pam BAILEY**

Mais de jour comme de nuit, les drones étaient toujours là. Les avions de chasse allaient et venaient sans discontinuer. Nous avons suivi les informations grâce à une application mobile appelée Zello, qui nous indiquait les zones prises pour cible. Nous sommes restés ensemble, enfants compris, dans la même pièce, pour tenter d'en savoir plus.

Mon frère Anas décida alors d'envoyer ses fils chez leurs grands-parents, pensant que ce serait mieux pour eux. J'ai résolu d'arrêter de suivre les nouvelles et je me suis éloignée de mes frères lorsqu'ils ont commencé à parler d'autres attaques. Si les frappes de missiles ne nous tuaient pas, notre terreur à l'idée être touchés le ferait. Je me suis concentrée sur autre chose en préparant des desserts avec mes neveux : des *mabrousha* et des gâteaux.

Les enfants aimaient m'aider à mélanger les ingrédients dans le plat. Pendant que nous nous activions, Iyad m'a demandé : « Qu'est-ce qui est le plus destructeur et meurtrier : un missile ou un obus de char ? » J'ai répondu : « Je ne sais pas. » Iyad a alors répondu à sa question : « Je pense que c'est un missile. »

Il a recommencé au moins six fois en boucle ce jour-là. Cela m'a énervée, alors pour le distraire je lui ai dit : « Iyad ! S'il te plaît, parle-moi des capacités et des loisirs que tu aimerais avoir. » Sa réponse s'est mélangée avec les exclamations de son frère Kinan, qui jouait en ligne sur PUBG : « Tu veux me tuer ? Je vais te tuer… Ha Ha Ha ! Tu es un soldat israélien fou et débile. »

Tôt le matin, nous avons reçu un appel d'un cousin du côté de mon père qui nous a annoncé : « Feryal [ma cousine] est morte. Elle était allée à la pharmacie chercher des médicaments pour sa mère, et des avions israéliens ont bombardé la rue. » Cette nouvelle nous a tous bouleversés. Mais Kinan s'est contenté de dire : « Qu'Allah la bénisse », et il est passé dans l'autre pièce. J'étais troublée qu'il ait accueilli cette nouvelle comme si la mort soudaine d'une personne lors d'une frappe aérienne, était quelque chose de normal.

Avant de commencer à préparer le déjeuner, nous avons demandé à mes frères ce qu'ils aimeraient manger. « Ce n'est pas le moment de cuisiner ou d'expérimenter de nouveaux plats ; préparez juste des sandwichs ou quelque chose comme ça », a répondu Abdallah.

« Je sais que nous pouvons être ciblés et tués à tout moment, alors pourquoi ne pas profiter de la vie, vivre chaque instant et réciter la *Shahada* [profession de foi] en même temps ? » J'ai ri, et tout le monde a ri.

Kinan a suggéré : « Fais des macaronis ! »

Pendant que nous mangions, le bruit des drones s'est arrêté, tout comme celui des avions. Iyad a demandé avec surprise : « *Baba*, est-ce que les Israéliens ont arrêté leur attaque contre nous ? »

« Pas encore. Mange et arrête de penser à ça », lui a répondu son père.

Les enfants du camp de réfugiés jouaient au football. Mes deux neveux les ont entendus et sont allés les rejoindre. Abdallah a vu ses fils jouer dans une rue jonchée de détritus. « Pourquoi ne pas ramasser les déchets avant de continuer à jouer ? » leur a-t-il suggéré.

Tous se sont alors entraidés avec enthousiasme pour nettoyer la rue. Kinan s'est joint à eux et a demandé avec entrain une pelle. J'ai dit : « Super ! Prenez des photos. » Puis Iyad est également venu, tout souriant, et a demandé un balai.

Une fois leur travail fini, les garçons se sont lavés puis ont demandé à leur père d'aller se promener, en m'invitant à les accompagner. « Vous êtes fous ? » leur ai-je répondu. « Les avions pourraient arriver à tout moment et bombarder les rues ou la maison ! » Mais ils ont ri et répondu : « Quand ils arriveront, nous nous enfuirons vite et nous nous réfugierons dans la maison. » Abdallah était de bonne humeur, content du travail de ses fils ; il les a réunis autour de lui et a pris une photo de groupe, qu'il a ensuite publiée sur Facebook. Puis il a crié : « Allons-y ! »

Quelques minutes plus tard, ils étaient déjà revenus ; les drones et les avions étaient réapparus. Cette nuit-là, les explosions se rapprochaient de plus en plus, et nous avons appris qu'Israël refusait tout cessez-le-feu.

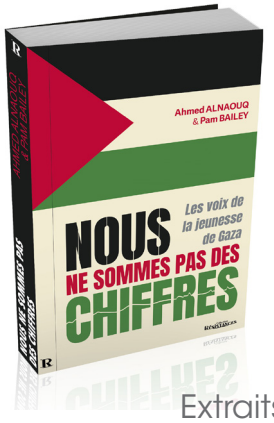
Nous nous sommes rassemblés dans la même pièce pour dormir, celle qui nous semblait la plus sûre. « Dormons la tête tournée vers les fenêtres », ont voulu les enfants.

Mais Abdallah réagit en disant : « Quand les bombardements commenceront, autant les fenêtres que le mur pourraient s'écrouler, donc dans tous les cas, nous risquons de mourir. Inutile de changer de position. » Nous avons tous eu un rire un peu nerveux. Puis nous avons commencé à réfléchir aux moyens de nous sauver de la maison en cas de nécessité, et nous avons fait la liste des choses à emporter si notre quartier était attaqué durant la nuit.

« Iyad et Kinan », leur dit Abdallah, « si vous êtes dehors, attendez-moi près de la rue où se trouve la clinique. Si je ne viens pas, demandez à quelqu'un de m'appeler. »

« D'accord ! » répondirent-ils sans vraiment comprendre le danger qui nous guettait.

J'ai récité quelques versets du Coran, et les enfants les répétèrent avec moi. Puis je prononçai la *Shahada* et parvins tant bien que mal à trouver le sommeil.



Extraits du livre

NOUS NE SOMMES PAS DES CHIFFRES

Les Voix de la jeunesse de Gaza

d'**Ahmed ALNAOUQ & Pam BAILEY**

Extraits du chapitre 10.
(2023 - Après octobre)

Tu me manques, mon frère

par Mahmoud Al-Yazji

Aujourd'hui, j'ai mangé une glace. Ça faisait longtemps que cela ne m'était pas arrivé. Je sais que tu es dans un endroit meilleur, mais je voulais que tu sois là avec moi, au moins en esprit. Je voulais t'acheter la glace au chocolat que tu aimais tant ; c'était moi qui devais l'offrir.

Quand je suis revenu de mon programme d'échange aux États-Unis, j'avais prévu de t'apporter ce t-shirt de Barcelone que tu aimais tant, ainsi que des gants d'hiver bien chauds, car tu as toujours froid aux mains en hiver.

J'essaie de guérir, mon ami. Je fais de longues courses à pied. Au bout de la route, je te vois, debout, la tête haute. Mais tu n'as pas l'air heureux. Tu fais la même grimace que lorsque tu te plaignais des moments pénibles.

Pourquoi es-tu en train de disparaître ? J'arrive. Je cours plus vite. J'entends ton *Jadah ya Hoda* ! (« Tu es une personne forte et formidable, Hoda. ») Tu me disais toujours ça.

Avant de m'endormir, je vois ton corps sous les gravats. Cette image s'impose à mon esprit et me serre le cœur. Puis je prends mon téléphone et je regarde nos photos. Je te regarde porter une pastèque sur la plage et sourire, dans l'espoir que cela efface l'image de ton corps enseveli sous les décombres. Mais ma poitrine est oppressée. Je suis en colère. Je veux crier fort, assez fort pour que le monde entier m'entende. Je veux percer leurs tympans. Mon cri ferait écho à ma douleur et ferait surgir un arc-en-ciel de sang.

Mohammed, es-tu mort aux côtés de ta mère ? Ta mère cuisinait pour nous et insistait toujours pour que nous mangions. Ou dans les bras de ton père ? La dernière fois que nous avons fait un barbecue ensemble, il m'a appris à le faire comme un pro et t'a appelé pour que tu prennes une photo de moi en « chef cuistot ».

Il y a une semaine, j'ai parlé de toi à mon frère Ahmed. Celui-ci ne pleure presque jamais, mais je l'ai entendu refouler ses larmes au téléphone. Ma mère a pleuré aussi. Elle se souvient que tu adorais son *mahashi*. Toute ma famille t'aimait, même ma chatte Babs. Tu étais notre frère.

Tu étais cet ami toujours disponible au premier appel, prêt à m'aider. Un mois avant mon départ de Gaza, toi et les deux Khaled veniez chez moi tous les jours. Je vous disais en plaisantant de rentrer chez vous. « Je pars en voyage, je ne vais pas mourir. » Mais vous insistiez pour venir, et nous discutions et plaisantions en buvant du thé et en mangeant des *bzr* (graines de tournesol).

Quand je t'ai appelé en vidéo, tu m'as dit : « Hoda, ce n'est pas pareil sans toi. » Je t'ai répondu que je serais de retour dans quelques mois, en t'assurant que nous irions manger un *shawarma* et des *luqaimat*. Je n'aurais jamais pensé que je ne te reverrais plus !

Avant mon départ, tu as réalisé pour moi un petit film juste pour me dire à quel point je te manquerai. Je regarde chaque image maintenant, des larmes ruisselant sur mon visage, le cœur brûlant, les mains tremblantes tandis que j'écris ces mots. Tu me manques, mon frère.

Je n'aurais jamais cru te perdre ainsi. Je n'oublierai jamais que ta famille et toi avez été tués par une frappe aérienne israélienne alors que vous vous abritiez sous le toit de ton grand-père.

Tes appels vont me manquer, pour que nous allions nous promener juste pour parler encore et encore. Je n'ai jamais hésité à partager mes pensées avec toi, et je suis sûr que tu faisais de même. Tu me manqueras dans mes cours. Je me souviens des innombrables fois où nous avons ri, et personne ne comprenait pourquoi, sauf toi et moi. Tu me manqueras quand tu me montrais tes traductions si éloquentes. Tu étais si talentueux et travailleur. Je n'oublierai jamais ton sourire, tes rêves, ta voix, ta joie de vivre, ta générosité et ta gentillesse. Ta parentèle et toi étiez ma deuxième famille.

Je t'aime tellement, *habibi* Mohammed Zaher Hamo. Je t'aime et je me souviendrai de toi jusqu'à ma mort.

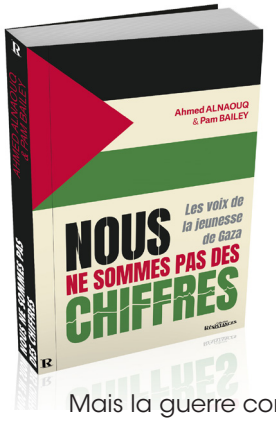
Repose en paix.

Gaza, ma patrie, nous te reconstruirons un jour

par Aya Zaqout

Je m'appelle Aya et j'ai 23 ans. Je suis artiste depuis dix ans. J'ai également obtenu mon diplôme de dentiste à l'Université al-Azhar de Gaza en juin 2023. Je poursuis depuis longtemps mes deux rêves..

Je possède aujourd'hui une vaste collection de mes œuvres, dans l'espoir d'ouvrir ma propre galerie. J'ai déjà participé à de nombreuses expositions, mais mon rêve était de « jouer les vedettes » dans une grande exposition qui me serait dédiée. Entre-temps, j'ai passé cinq ans à étudier le métier de dentiste, qui est aussi une forme d'art. Améliorer le sourire de quelqu'un, et ainsi changer sa vie, m'a apporté une immense satisfaction.



Extraits du livre

NOUS NE SOMMES PAS DES CHIFFRES

Les Voix de la jeunesse de Gaza

d'**Ahmed ALNAOUQ & Pam BAILEY**

Mais la guerre contre Gaza a radicalement changé tous ces plans.

Le 7 octobre, deux mois seulement après avoir commencé ma formation dentaire post-universitaire d'un an, les forces d'occupation israéliennes m'ont contrainte à évacuer ma maison dans le nord de Gaza et à fuir à pied vers le sud. En chemin, nous avons été obligés de passer par de nombreux postes de contrôle de l'armée. Les soldats israéliens se tenaient en ligne le long du chemin que nous empruntions, appelant des noms au micro. Ils nous ont obligés à brandir un drapeau blanc et à montrer nos papiers d'identité. Ils ont sélectionné au hasard des jeunes hommes et leur ont ordonné de se déshabiller. J'ai vu des corps brûlés joncher le milieu de la rue. Je n'oublierai jamais ces scènes traumatisantes.

J'ai laissé derrière moi toutes mes peintures, ainsi que les outils et le matériel dont j'ai besoin pour créer. J'ai également dû interrompre ma formation dentaire, mettant toute ma carrière en suspens. Mon université, les hôpitaux et les cliniques où j'ai suivi ma formation, sont tous détruits. Il n'y a plus de vie à laquelle retourner.

Depuis lors, ma famille et moi avons été déplacées à deux reprises. Les affirmations de l'armée israélienne selon lesquelles le sud de Gaza était une zone sûre, se sont révélées fausses. Il était pratiquement impossible de trouver des produits de première nécessité. L'eau potable était rare et l'aide provenant d'autres pays était bloquée par l'armée israélienne au passage de Rafah, empêchant ainsi sa distribution à la population assiégée.

Mais le plus douloureux pour moi était de ne pas dessiner pendant une si longue période. J'avais désespérément besoin de créer, mais je ne trouvais pas de matériel pour ce faire. Tout ce que j'avais sous la main, c'était un stylo et du papier blanc. J'avais un besoin impératif de dessiner pour soulager mon stress, alors je me suis contentée de cela. À ma grande surprise, ce qui en a résulté est la plus belle œuvre d'art que j'aie jamais créée ! Mais aussi la plus douloureuse.

C'est le visage d'une femme qui regarde à travers un trou en forme de Gaza, comme déchiré dans le papier, les yeux levés vers le ciel dans une prière angoissée. Cette femme, c'est moi. Je l'ai intitulée *À la recherche d'un foyer* parce qu'à ce moment-là, ce que je désirais le plus, c'était bien cela. Et le trouver me semblait être la tâche la plus difficile, voire impossible.

En avril 2024, j'ai discuté avec mes proches de la possibilité de quitter Gaza pour reprendre ce que la guerre m'avait contraint à interrompre. Ma famille a toujours été mon plus grand soutien. Elle adore mes œuvres et attend avec impatience chacune de mes nouvelles créations. Elle était également ravie de ma préparation d'un diplôme de la faculté de médecine dentaire, et elle avait hâte de faire partie de mes patients. Elle a donc soutenu sans réserve ma décision de quitter Gaza pour terminer ma formation et poursuivre mes activités artistiques, convaincue que je pourrais alors réaliser mon rêve : apporter le sourire aux autres.

Vous vous demandez peut-être pourquoi nous n'avons pas pu partir tous ensemble. Quitter la bande de Gaza coûte environ 5 000 dollars (plus de 4 000 euros) par personne (pour payer les « frais de coordination » exigés par les Égyptiens pour traverser la frontière). Pour sauver ma famille de huit personnes, il faudrait débourser 32 000 euros au total. C'est une somme impossible à réunir compte tenu des circonstances de la guerre et de l'arrêt de l'activité économique. Laisser les miens derrière moi a été la décision la plus difficile que j'aie jamais eu à prendre.

Je suis donc partie en Égypte pour me sauver, en les laissant derrière moi à Gaza, en pleine guerre. Je n'ai pas pleinement compris les implications de cette décision avant de partir, et depuis, mes pensées sont pleines de contradiction. Je suis considérée comme une survivante, mais est-ce bien le cas si je ne suis pas avec ma famille ? Quelle est la valeur de la survie si cela signifie les abandonner ? Quelqu'un devrait-il avoir à faire un tel sacrifice ? Il semble que pour apprendre et se construire un avenir, un Palestinien doit renoncer à beaucoup de choses.

Chaque jour, je me réveille avec un sentiment de culpabilité. Ai-je pris la bonne décision ? Quand la guerre prendra-t-elle fin ? Ai-je le droit de mener une vie décente alors que mes proches à Gaza endurent de telles souffrances ? Un Palestinien commence à se demander s'il a le droit à une vie normale, « humaine ».

Néanmoins, je garde l'espoir qu'un jour nous serons tous réunis. Je me suis inscrite à l'université et j'ai commencé à reconstruire ma vie artistique. (...). Aujourd'hui, cela fait trois mois que je suis au Caire. Je me sens chaque jour coupable et impuissante. Mes communications avec ma famille sont très limitées en raison de leur connexion Internet faible. L'absence de relation constante avec eux est difficile à supporter. (...). Je crois fermement que j'ai encore toute la vie devant moi pour atteindre mes objectifs, et je vais y arriver. C'est la nature du peuple palestinien. Nous sommes habitués à perdre, mais aussi à survivre.

Gaza, ma patrie : cela me brise le cœur de te voir dans cet état. Tu as toujours été le cocon chaleureux qui nous a nourris, quelle que soit l'adversité. Nous t'aimons dans toutes les circonstances, que ce soit en temps de paix ou en temps de guerre. Nous sommes déterminés à te reconstruire pour que tu redeviennes un foyer aimant. Tu mérites notre loyauté, et nous te resterons fidèles. Ta liberté est proche, alors n'aie aucune crainte.

NOUS NE SOMMES PAS DES CHIFFRES

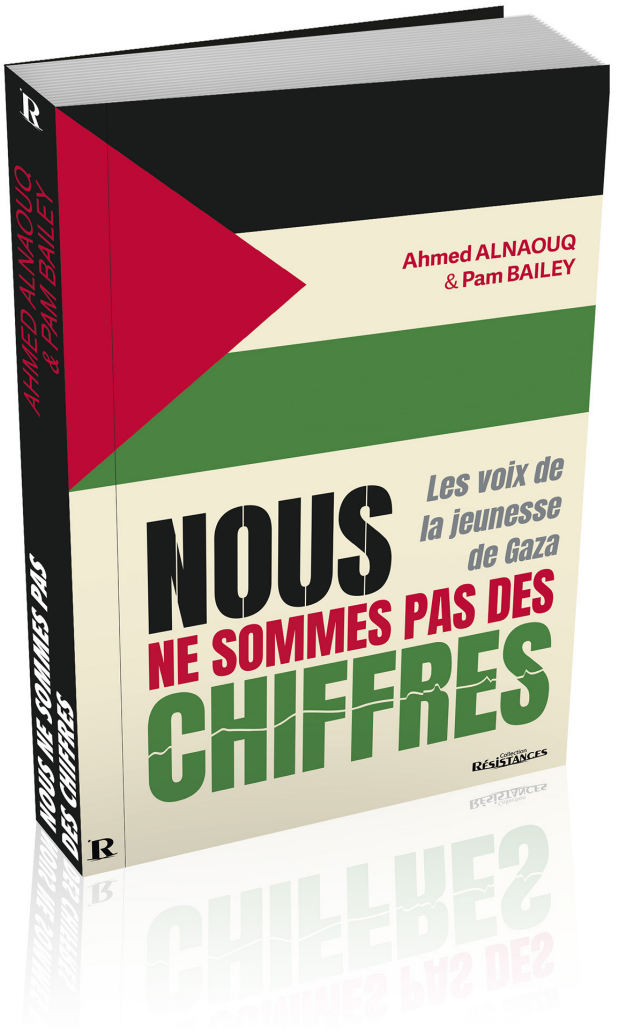
Les voix de la jeunesse de Gaza

d' **Ahmed ALNAOUQ & Pam BAILEY**

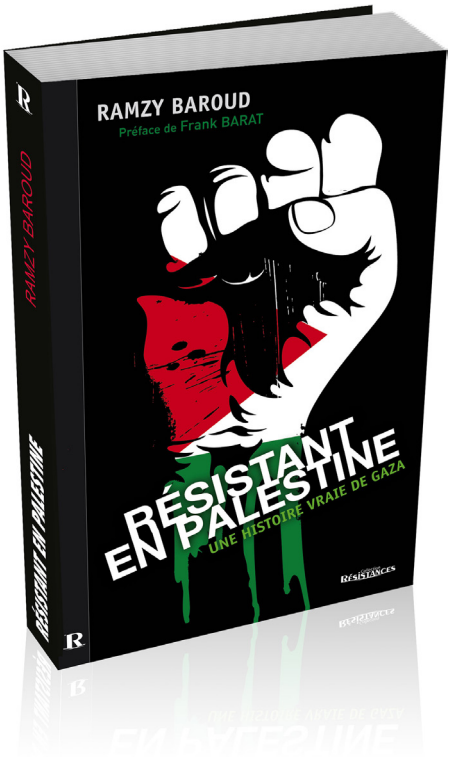
Préface d' **Ayman QWAIDER & Samiha OLWAN**

Caractéristiques techniques
Livre à la française - Format 15 x 23 cm
Couverture brochée, pelliculage mat,
dos carré collé - 396 pages
N° ISBN : 978-2-917112-59-5
N° EAN-13 : 9782917112595
Prix indicatif : 22 €

Best-seller sur la liste du *Sunday Times*,
Best-seller en Irlande,
déjà traduit en espagnol, italien, japonais



À découvrir
dans la même collection



L'Histoire contemporaine de la Palestine comme elle n'avait jamais encore été racontée : par un écrivain palestinien fils de réfugiés…

Laissez-vous guider le long de plus d'un siècle d'histoire de la lutte pacifique du peuple palestinien pour son indépendance…

Un voyage pour dépasser les clichés médiatiques et la propagande israélienne



Collection **Résistances**

Éditions Demi Lune
26 Menez Kerveyen
29 710 Plogastel Saint-Germain
Tel : 02 98 555 203
Courriel : contact@editionsdemilune.com